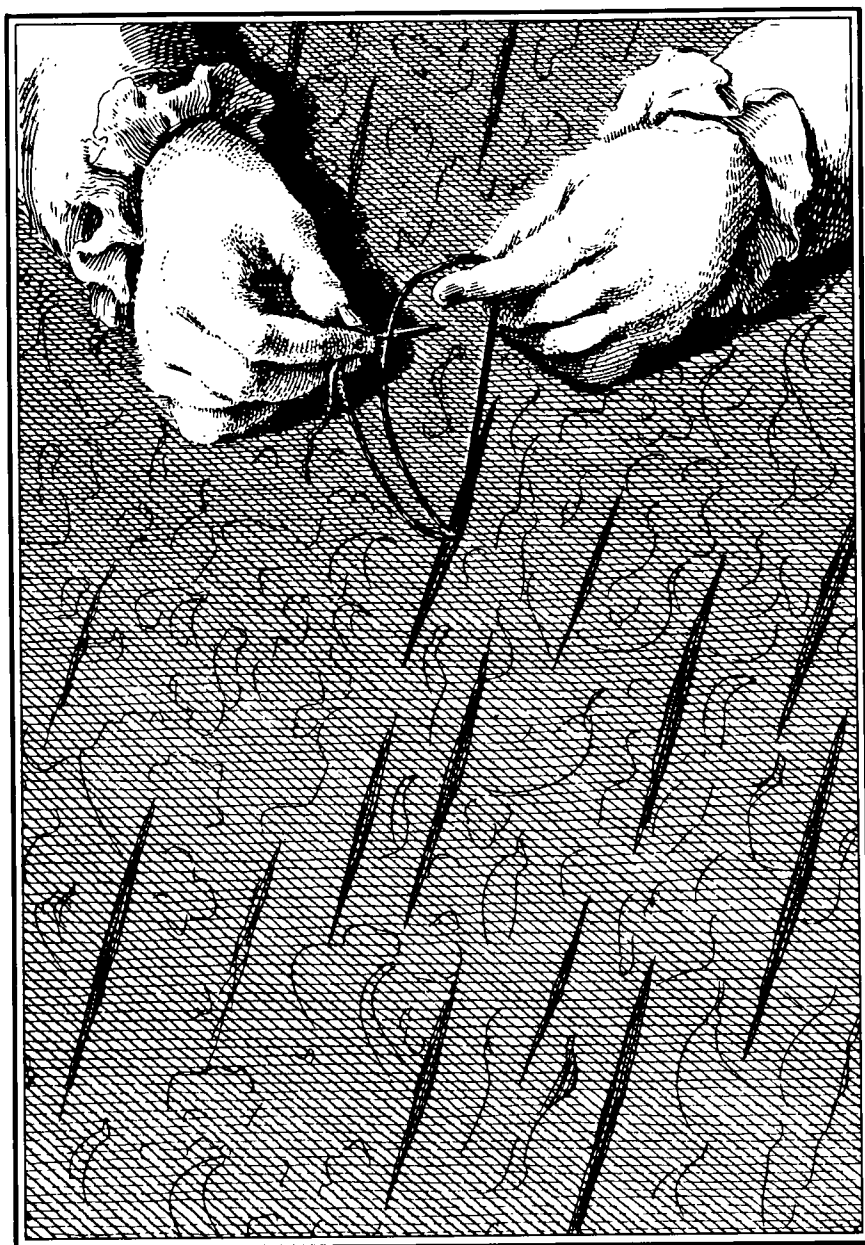


Le
temps
de la
réflexion

1984

Paraît
une fois l'an

Gallimard



*L'opération de reprendre les relais
et de former le las ou nœud qui joint les couleurs*
Tapisserie de Basse Lisse des Gobelins.

Planche XVII du « Recueil de planches sur les sciences, les arts libéraux
et les arts mécaniques avec leur explication »,
Huitième livraison, Paris, 1765.

I
RÉFLEXION

LE FAUX

On ose à peine, en certains quartiers, parler de la vérité. Demander aujourd'hui ce qu'il en est du vrai à l'historien ou au philosophe, au logicien aussi bien qu'au psychanalyste, offre généralement l'occasion de défendre et d'illustrer les prérogatives du « discours », de poser en principe que rien n'échappe à l'interprétation ou à la construction, voire d'étendre à l'infini le champ de la fiction.

Pourtant, dans l'usage quotidien, un mensonge reste un mensonge. Personne n'aime à s'apercevoir qu'on l'a payé en faux billets; l'amateur d'œuvres d'art ou d'autographes, si on lui a refilé une habile contrefaçon, ne se console pas en se disant que la vérité ou l'authenticité sont des concepts qui n'ont plus tout à fait cours officiel.

Poser la question du faux, définir son statut ambigu, repérer ses manifestations multiples et souvent insaisissables, dévoiler sa puissance, tour à tour dénoncée ou exaltée, tel est l'enjeu qui donne à notre propos un double objectif. Il s'agit d'abord de cerner, a contrario, les domaines où un critère de vérité trouve une pertinence incontestable, les diverses épiphanies du faux désignant du même coup les zones de résistance de la vérité, ses bastions irréductibles ou son noyau dur. Mais se saisir de la question du faux devrait permettre aussi, une fois reconnue la non-pertinence de l'antinomie traditionnelle – des Grecs jusqu'aux « Lumières » – du vrai comme être et du faux comme non-être

ou moindre-être, de parer à ces deux dangers qui menacent la pensée contemporaine : le relativisme historique et culturel avec ses retombées sceptiques, et, à l'inverse, les convictions passionnées, la folie raisonnante de l'« esprit faux ».

T. R.

PASCAL QUIGNARD

*La chambre non balayée
de Sôsos de Pergame*

L'origine de la nature morte est énigmatique. La tradition prétend que Sôsos en fut l'inventeur. Sôsos vivait à Pergame au III^e siècle avant Jésus-Christ. Caius Plinius Secundus naquit sous le règne de Tibère et mourut sous Titus. Néron le nomma procureur en Espagne. Il fut l'amiral de la flotte de Misène. Au livre XXXVI de *L'Histoire naturelle* Caius Plinius a décrit l'œuvre qui avait appelé sur Sôsos, deux siècles plus tôt, la gloire :

Celeberrimus fuit in hoc genere Sosus qui Pergami strauit quem uocant asaroton oecon quoniam purgamenta cenae in pauimentis quaeque euerri solent uelut relictæ fecerat paruis e tessellis tinctisque in uarios colores. Mirabilis ibi columba bibens et aquam umbra capitis infuscans. Apricantur aliae scabentes in canthari labro.

« Dans le genre de la mosaïque, écrit Pline l'Ancien, Sôsos fut l'artiste le plus célèbre. Il fit à Pergame ce qu'on a appelé l'*asarôtos oikos* (la chambre non balayée). On donna ce nom à cette œuvre de Sôsos parce qu'il avait représenté à l'aide de petits cubes teints de couleurs nombreuses les reliefs d'un repas – ces déchets qu'on a accoutumé d'ôter avec un balai – comme si on les avait laissés par terre. On y admire une colombe qui est en train de boire : sa tête projette son ombre sur l'eau. D'autres colombes, comme elles se nettoient sur le bord d'un canthare, offrent leur corps aux rayons du soleil. » Pline l'Ancien ne décrit que l'emblème central sur le pavement. Sur les trois côtés au long desquels les lits de banquet étaient disposés Sôsos avait admirablement figuré, comme abandonnés sur le sol, au hasard, les déchets d'un repas. Déchets de poissons et de plantes, de fruits de mer et de fruits des arbres, d'écales et d'écaillés, bogues, cosses, côtes de melon, débris de

crabes, coquilles d'œuf, arêtes, osselets, pattes et ergots de coqs, des pédoncules de cerises, des zestes de citrons, des épluchures de pommes, des grappes égrenées et des souriceaux qui les rongent, des lièvres qui mordillent des feuilles de laitue, des objets de culte ou de cuisine faits de cuivre ou de bronze.

Le pavement de Sôsos fut admiré. On l'imita. Manilius Vopiscus, dans la magnifique villa qu'il possédait à Tivoli, fit composer une mosaïque qui surpassait en beauté et en illusion la chambre non balayée de Sôsos de Pergame. Un poème de Publius Papinius Statius en conserve le souvenir. Une mosaïque d'Aquilée, datant du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ, représente des têtes de poissons, des moules roses, une seiche grise, une queue de langouste, des os de poulets, quelques olives brunes et vertes, des pommes et des poires jaunes et vertes, des fraises très rouges, une pelure de figue violacée dont on aperçoit un reste de chair blanche, des amandes, des châtaignes, çà et là quelques feuillages. Cette nature morte est extraordinaire de réalisme et de beauté et sa minutie fascine. Certains déchets assemblent jusqu'à douze et quatorze tessères pour une surface d'un centimètre carré. Le pavement mosaïque du Latran, découvert entre la Porta San Sebastiano et la Porta San Paolo, date du 11^e siècle. Sur les trois côtés de la pièce se développent de même en une large frise des os de poulets, des arêtes de poissons, des coquillages, des débris d'écrevisses, d'oursins de mer, de seiches, des coquilles d'escargots, des épluchures de pommes, des écales de noix, des grappes de raisins plus ou moins égrenées, des feuilles de laitues et même un petit rat faisant festin. La mosaïque du domaine que possédaient les Laberii à Uthina elle-même est admirable, avec ces fleurs coupées, ces casseroles de cuivre, ces épluchures inattribuables jetées au hasard sur un prodigieux fond noir. De nombreuses mosaïques attestent le succès, de la fin de la République jusqu'au 6^e siècle, des « chambres non balayées ». Marcel Renard et Waldemar Deonna les ont recensées et leur ont consacré des articles et des livres pour la plupart publiés à Bruxelles. Il y a trente ans.

*

Les érudits et les archéologues ont échafaudé de nombreuses hypothèses pour expliquer la genèse d'un motif qui peut paraître à plus d'un titre singulier ou obscur. R. P. Hinks l'a estimé contraire au sentiment que les Grecs avaient de la beauté et dont ils avaient donné le constant témoignage dans des chefs-d'œuvre austères et à ses yeux immortels. A. Della Seta a imaginé que Sôsos, las des

scènes de bataille et des poses mythologiques, avait conçu pour décorer une salle de banquet ce prétexte tout à la fois ingénieux et futile. On a avancé aussi avec sérieux l'hypothèse d'un accès de folie affectant tout à coup le cerveau du mosaïste, ou le caprice d'un commanditaire gastronome.

On prétendit que comme les Anciens mangeaient étendus sur leur lit, comme leur regard se portait spontanément sur le sol, ils éprouvaient du plaisir à y voir reproduite l'apparence des mets qu'ils portaient à leur bouche. Gerspach fit remarquer que la contemplation de déchets n'avait pas une valeur si puissamment apéritive, et qu'il y avait de la vulgarité, du prosaïsme, de la barbarie à exposer devant soi, si minutieusement restitués, des déchets, la saleté et les créatures telluriques et ignobles qui les affectionnent et s'en repaissent.

En 1956 Marcel Renard nota qu'Aristote faisait mention d'un précepte pythagoricien interdisant de ramasser ce qui est tombé de la table sur le sol : τὰ πεσόντ' ἀπὸ τραπέζης μὴ ἀναιρεῖσθαι. Marcel Renard avança l'hypothèse que l'*asarôtos oikos* figurait les exclusions qui étaient propres à la secte. Quelques années passèrent. Marcel Renard rejeta l'hypothèse qu'il avait avancée. Soit le pavement non balayé eût figuré les aliments défendus par la secte et l'on eût mis devant les yeux un coq blanc, des œufs, un rouget, une oblade, un mulot, des fèves et des mauves. Soit l'*asarôtos oikos* eût consigné les aliments dont la manducation était sinon prescrite du moins autorisée. Aucune mosaïque qui soit demeurée n'est venue confirmer ces conjectures.

*

Servius rapporte qu'à l'origine les anciens Romains ensevelissaient les morts à même le sol de la cabane primitive. Les parents morts étaient présents, auprès du foyer domestique, sous la table familiale. Ces noms et ces ombres (ces souvenirs, ces divinités) se nourrissaient des reliefs de nourriture tombés à terre, et des libations de vin faites en prononçant leur nom. Puis vint le temps – après qu'on avait eu distingué les lieux du foyer et du tombeau – où repas et sacrifice, festin et mise à mort, autel et table ne s'étaient encore nullement séparés sous forme de noms et de rites. Aussi, après qu'on avait balayé sous la table, on ramassait pieusement les *purgamenta cenae* du texte de Pline, les balayures qui étaient entrées en contact avec le sol, et on les portait au tombeau afin que les âmes qui les avaient hantées y fussent elles-mêmes reconduites.

Les premières natures mortes furent les déchets de morceaux

de nature réservés aux morts – des sortes d'effigies d'offrandes alimentaires. La logique en est aisée : tout ce qui tombe à terre devient la part de la terre, la part de ceux qui sont tombés dans la terre; c'est-à-dire tout débris du repas sacrificiel est un festin symétrique : le repas de Pluton. Je note que dans l'emblème de Sôsos l'oiseau-âme contemple son reflet dans l'eau. Au hasard revient le soin si périlleux de présider à l'élection de cette part réservée aux âmes des parents morts dont les vivants sont eux-mêmes comme des sortes de restes – et des restes terriblement sujets à ce risque d'être balayés eux-mêmes dans la mort.

Marcel Renard note que de cette manière l'*asarôtos oikos* offrait aux âmes des morts – représentés désormais à leur tour sous forme d'effigies et fêtés à Athènes lors des Antesthéries, à Rome lors des Lemuria – un repas non plus temporaire mais indestructible. L'illusion en serait si scrupuleuse et si parfaite qu'à tout moment les âmes se méprissent. C'est nous-mêmes qui sentons vivement qu'une nourriture représentée, pour imputrescible qu'elle soit, est plus vaine que quelque nourriture réelle, s'effondrât-elle en pourriture ou se desséchât-elle en une heure. Le leurre du faux, du faire-vrai réside en ce point : que les morts s'y trompent comme les vivants s'y abusent. De même les dieux de marbre.

Aussi bien sur la plupart des fresques des maisons d'Herculanum ou de Pompéi, les admirables natures mortes qui y sont représentées sont elles-mêmes souvent associées aux effigies des divinités tutélaires, des Lares, des Mânes, du Genius : c'est une sorte de festin sacrificiel pétrifié dans son objet et dans ses membres, et jusqu'au souriceau qui les dévore et qui est immobilisé de façon presque immortelle et dans le même temps immortellement entravé dans son acte – encore que l'intention qui a présidé à ce leurre n'ait été dictée que par un souci de vraisemblance et d'efficace. Piège de chasseur dont la parenté et les morts sont les proies. Ces mets seraient perpétuellement intacts et perpétuellement ils allécheraient. Comme ils ne feraient jamais défaut, le don serait perpétuellement consenti. La protection et la gratitude des âmes aïeules seraient assurées à jamais et elles le seraient à la proportion de la « mimésis » du peintre.

Le temps s'écoula. L'identité entre manger et sacrifier se divisa elle-même; festin et sacrifices prirent une apparence plus rituelle. À proportion que ces actes se socialisaient, ils se divisèrent eux-mêmes; leurs fonctions pour une part se consacrèrent et se firent plus solennelles et plus cérémonielles, pour l'autre se laïcisèrent. Chacune de ces parts gagna en autonomie. Ces offrandes symboliques se firent avec le temps prophylactiques, puis diététiques,

finale esthétiques. Ce qui avait été plus réel que le réel et dont on escomptait une efficace irrésistible, devint faux, ludique, décoratif. Objets votifs qui avaient été d'abord atterrés. Puis médaillons qui les cernèrent. Puis qui s'élevèrent sur les murs; enfin tableaux exécutés sur une surface autonome. L'épithète « morte », dans l'expression « nature morte », loin de signifier que ces sortes de leurres avaient charge de figurer des objets ou des êtres dont la vie se serait retirée, rappelle que ces offrandes étaient consacrées aux êtres morts qui en étaient les destinataires. Foi, anxiété qui vouaient cet art singulier à l'illusionnisme et au réalisme les plus scrupuleux. Art qui avait pris sur lui la charge de convaincre – plutôt que tromper – jusqu'à l'âme d'un parent mort, jusqu'à l'âme de celui dont le regard à vrai dire ne cesse de subjuguier après que son apparence a brusquement disparu. Art aussi bien lié aux détritiques, à ce qui reste, au « reliquat » – comme un enfant dans un destin plus sempiternel encore et qui concerne sa propre rebutation dans l'air et dans le jour. « Rejeton » qui pousse des racines sur son propre « rejet ». Art aussi étrange que ce balai soudain retenu et qui ne passe pas sous la table, et qui conserve ces vestiges dans la passion fascinée du « reliquaire ». La reliquatio, à Rome, c'était ce mouvement de laisser en arrière, de derelictio – le mouvement de l'abandon. Les reliquia, en latin, c'étaient aussi bien les survivants que les excréments.

Ainsi l'expression « nature morte », quelque singulière et à peu près dénuée de sens qu'elle paraisse toujours (pourquoi un coq, une fleur, un lapin, une grappe de raisin attirent-ils sur eux ce nom alors que le cadavre d'un homme ne peut être désigné de la sorte?) révèle peut-être ici une espèce de sédiment plus profond : déchet lui-même, le vestige d'un culte alimentaire aux morts. Et le procès de rationalisation et de laïcisation dont au siècle dernier on avait coutume d'accréditer l'histoire occidentale depuis la Grèce marque peut-être lui-même ici, s'il était besoin, son caractère un peu mythique, fragile, peu irréversible. L'art renaissant, l'art baroque et jusqu'à l'art classique en apportent une preuve lancinante. Les memento mori, puis les Vanités de nouveau, brusquement, se ressourcèrent à la nappe plus ancienne. Ce furent les crânes et les tulipes. La substitution du sablier à la faux. Bulles soufflées d'air, souvenirs du bonheur, instruments de musique, cartes et pièces de monnaie, verres, fleurs, fruits, vins et gibier.

Beham, Chardin, Morandi, à chaque fois que je contemple les œuvres de ces peintres, je songe irrésistiblement à eux comme à des reliefs de Sôsos. Mais aussi bien il me faut convenir que dans le même temps, plus que le souci illusionniste du faux comme faire-

vrai de l'art (du pavement qui donne si parfaitement l'illusion de ne pas avoir été balayé), c'est, derrière ce faux, cette relique même qui me fascine – et presque l'intrusion du déchet dans le monde.

*

Étrange nature morte que le balai lui-même. Le mot balai est une sorte de détritit – mot lui-même non balayé du gaulois, sorte de souche coriace, sorte de son fossile, bas, persistant, et signifiant le genêt. Petits arbustes qui sont effectivement coriaces sur les landes. Le vent violemment les bouleverse. Leurs feuilles sont petites, vertes, amères, sombres. Leurs fleurs sont extraordinairement lumineuses, nombreuses, si agitées, jaunes et blanches. Morceau nain de la nature dont la tâche consiste à fractionner la nature en deux morceaux proprement gigantesques : le propre et le sale ; le net et le rebut ; l'ordonné et le désordonné ; l'attrayant et le repoussant ; le corps intègre et poli et ce qui s'en détache sous forme de désir ou d'ordures intimes, salive, urine, larme, sang, lait, sueur, sperme, rognures d'ongles, cheveux coupés, cadavre ; ce qui plaît et ce qui gêne. La langue laisse entendre dans l'expression « donner un bon coup de balai » l'idée qu'on se défait assez vivement ou violemment de choses ou d'êtres qui gênent. Cette gêne est l'indice de la culture. C'est l'antique géhenne. Cette gêne en est aussi, peut-être de façon absolue, le secret.

La séparation du vrai et du faux est secondaire. Séparer le réel de l'irréel suppose une séparation dans le réel même préalable. Avant que la réalité du réel prenne ordre et forme, une espèce d'irréalité la devance qui la nettoie d'une souillure elle-même indigne du réel. C'est un cercle vicieux qui est incessant, puisqu'il décrit une opération dont le résultat a pour fin de fonder ce qui l'anticipe. Séparer le bon grain de l'ivraie est une séparation antérieure. Séparer le vivant du mort – qui sont un identique réel. Quand est apparu le cadavre ? Quand le corps-cadavre est-il apparu comme intrus dans le système naturel des corps dont tout à coup, un beau jour, l'immobilité nous a émus ?

La sexualité est plus ou moins fondée sur une séparation du masculin et du féminin. Quand sont apparus la femme et l'homme et l'anomalie qui les distingue ? Et le sentiment même de l'anomalie, entre flaccidité et rigidité, présence et défaut ? C'est tout à coup un petit bout de chair intruse.

Quand est intervenue la séparation du sale et du propre dans l'univers ? Millénaires, galaxies qui ne connurent pas cette séparation. Le monde est dit cosmos en tant que l'ordonné, le paré, le

propre. Mettre de l'ordre (sc. éliminer la saleté) c'est séparer nettement intérieur et extérieur, dessus et dessous, mâle et femelle, avec et contre, droite et gauche, puis – plus tardivement – vrai et faux. Mary Douglas a fait paraître il y a vingt ans à Londres un livre de pure intelligence qui portait sur ces questions.

Tout ce qui est sale est culturel. Cette définition, à certains égards un peu brusque de la culture, quelque provocante qu'elle puisse paraître, n'est pas paradoxale. Quelques mœurs ou manies que ce soient, plus leur apparence est courtoise et subtile, plus elles plongent des racines dans des motifs archaïques et féroces. Le raffinement est aussitôt une sorte de signe qui dit : « Ici commence la jungle. » L'interdiction millénaire de toucher le poisson avec la lame d'un couteau se traduit de nos jours dans d'admirables services d'argenterie qui sont réservés aux poissons et dont l'existence ne nous paraît nullement mystérieuse. La conscience de ce qui est propre est incertaine en nous, et vêtue, et pleine d'emphase, et pour ainsi dire *ininvestigabilis*, inscrutable. La culture est plus claire dans ses leçons plus négatives, ou plus restrictives : elle édicte le sale, le honteux, l'impudique, le repoussant, l'interdit. Les nécessités de l'hygiène sont imprécises et elles travestissent des obsessions et des superstitions ineffaçables qui sont, au sens fort, des mystères. Nous respectons avec scrupule des conventions familiales et sociales : nous remontons péniblement des seaux du fond de puits qui sont immenses, qui traversent des couches zoologiques millénaires, anhumaines, terrifiées, muettes.

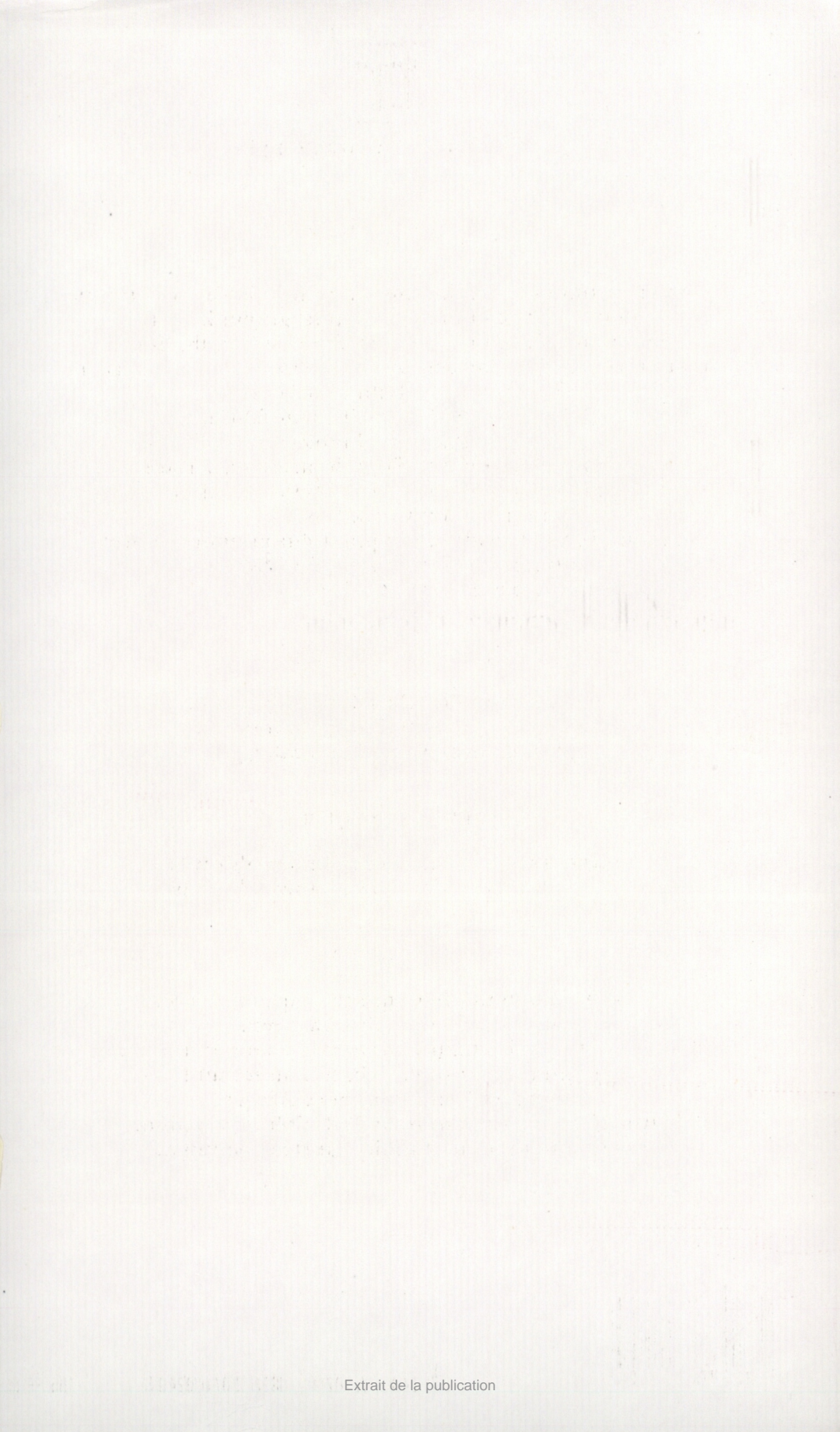
Tout ce qui n'est pas à sa place est sale. Au fond du faux il y a le sale : ce qui n'entre pas dans le système du séparé et de la production de la séparation au sein des couples séparés. Toute mise en ordre entraîne le rejet d'éléments non appropriés qui se dressent tout à coup tels qu'inappropriés. Pour l'exprimer autrement je dirais que faux et sale doivent se ranger dans une classe antérieure plus vaste. Je mettrai face à face le mot grec *systema* et le mot latin *intrusus*. Le *σύστημα*, c'est toute réunion, rassemblement organisé (à la différence de l'union, qui peut être naturelle, ou de l'assemblément, qui peut être fortuit) – ligue, troupe, confédération, constitution, doctrine. Le « *systema* » résulte de la « *systasis* » : des êtres se serrent les uns contre les autres, forment dépôt, se coalisent. La « *systas* », c'est le réservoir. Le mot sacer veut dire simplement le séparé. Dès qu'il y a un système, il y a un intrus. Et sitôt que quelque être ou que quelque chose apparaît comme intrus, c'est aussitôt l'indice d'un système sous-jacent. J'use d'ailleurs de ce mot – intrus – parce qu'il a un certain titre à désigner cette classe d'objets ou d'êtres ou de pensées. *Intrusus*, *intrudere* sont des

formes de basse latinité elles-mêmes intruses (à côté d'introdere), qui traduisent l'idée d'introduire avec force – avec violence – ce qui ne s'assemble pas au rassemblement même. Intrusus est un terme de droit qui désigne celui qui a été introduit dans une charge sans droit, sans titre.

La vérité n'est pas seulement une notion violente parce qu'elle se fonde sur l'ordalie et le serment, c'est-à-dire sur l'auto-inculpation et l'appel de la mort sur soi ou encore – en deçà de l'épreuve de la mort – un corps se mettant à valoir son pesant d'or comme garant de son dit et dans le dessein d'équilibrer la balance infernale. (Parce que celui qui éprouverait du plaisir dans la recherche de la vérité serait déjà abusé. Et dans le même temps parce que – de même que la maladie et la mort peuvent protéger du savoir de la mort – aucune souffrance n'a la capacité de « dessiller », telles les paupières du faucon jadis qu'on ne « dessillait » qu'à l'instant où on s'apprêtait à le « leurrer ». Parce qu'il n'y a pas de biographie, de famille, de sociétés sans cette intense et spontanée automystification qui en assure le fonctionnement, le développement ou du moins la relative projection dans le temps, ou illusion de durée, ou récit portant le nom avide d'« histoire ». Pas seulement parce qu'avoir eu raison de quelqu'un c'est lui avoir ôté la vie et parce qu'on peut résumer le contenu du mot vérité le plus souvent comme un désir convenu à l'intérieur d'une phratricie ou d'un gang et que sa naissance est un meurtre et son dessein un pouvoir. Parce que le désir d'aveu ou de vérité, c'est l'autruche et le sable et la paix, un système, une harmonie, un requiem, l'étendue morte du désert, des ailes devenues impuissantes à voler et qui battent comme des vestiges de nageoires. Parce que la vérité – qui n'est qu'une « chose à dire », une « légende » – n'est qu'une prodigieuse et panique dénégation.) La violence de la vérité est à mon sens moins pathétique et plus simple, plus expulsive. Je ne donnerai pour définition du faux et du vrai qu'une petite comptine d'enfance :

« Pêche, pomme, poire, abricot,
Il y en a une qui est en trop. »

L'intrus aussitôt déclenche la recherche et la reconnaissance d'un rassemblement, d'un ordre – d'un petit système des fruits. Ici ils sont deux : la classe des *p* (et le *a* est victime du surnombre des *p* voisins), le genre féminin (et la diction « une » désigne du doigt le sexe qui est en trop). Je ne nomme pas trois autres raisons (l'abricot par la philologie, l'histoire et la géographie est de dérivation arabe, récente et africaine) parce qu'elles n'appartiennent pas directement



I. RÉFLEXION
LE FAUX

- PASCAL QUIGNARD La chambre non balayée de Sôsos de Pergame
JEAN-LOUIS CHRÉTIEN Les prestiges pris à revers
FRANÇOIS AZOUVI Origine et destin de la mythomanie
PIERRE FÉDIDA La paranoïa comme théorie de la communication
ANDRÉ GREEN Entre réalité et vérité
FRANCIS SCHMIDT L'Écriture falsifiée
YVES DELÈGUE Du commentir
TORQUATO ACCETTO De la dissimulation honnête
JEAN-MARIE GOULEMOT L'Autre du préjugé
CHRISTIAN ATIAS Le faux et le droit
PIERRE JACOB Le rationalisme peut-il être purement déductif?
PHILIPPE DE ROUILHAN Le menteur
PIERRE PACHET Esprits faux

II. RECHERCHE

- MAX LOREAU Du volume originaire
ANDRAS ZEMPLÉNI Possession et sacrifice
JOEL BLANCHARD Une entrée royale

III. CRITIQUE

- MARC FROMENT-MEURICE Le don d'Hermès
JEAN-FRANÇOIS COURTINE Kant et le temps

IV. LECTURE

- SARAH KOFMAN Il y a quelqu'un qui manque ici
MICHEL IZARD Un certain recul
DANIEL VERNEY L'attraction universelle et les mercures animés
JEAN-PIERRE MOREL Un réalisme retourné
MARC ABÉLÈS Fantômes d'Afrique
MICHEL PANOFF Une Nouvelle-Guinée sans exotisme
JEAN-LOUIS SIRAN La Princesse et le Commissaire

